

Emmanuel de Waresquiel

Voyage autour
de mon enfance

récit

Tallandier

Cet ouvrage est publié sous la direction de Denis Maraval.

© Éditions Tallandier, 2022
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-5257-4

À ma fille Gabrielle.

« Il y a des choses, voyez-vous, qu'on ne trouve pas dans les livres. »

Joseph CONRAD, *Typhon*

« Je me souviens (*à suivre*). »

Georges PEREC

AVANT-PROPOS

Je suis né le 21 novembre 1957, pas loin du jour des morts. Je donne cette date une fois pour toutes. Elle servira de repère dans le désordre chronologique du récit qui va suivre, écrit à la billebaude, par petites touches, en forme de palimpseste heureux, et qui s'achève à peu près à la fin des années 1960. J'avais un peu plus de dix ans. À la lumière du présent, les terres de mon enfance m'apparaissent aussi exotiques et abandonnées que celles de Vanikoro, en mer de Corail, quand La Pérouse s'y était échoué sans qu'on le retrouve.

La suite, l'adolescence, est moins étrange, moins propice aussi aux exercices de la mémoire, moins universelle peut-être. Toutes les enfances ont en commun d'être ou de devenir de « verts paradis », même les plus

tristes. On peut naître sur un terril et l'aimer passionnément. D'aucuns peuvent bien renier leurs premières années, au bout du compte, ce sont elles qui nous constituent, bon an mal an, pour le reste de notre vie.

Ce texte est un récit de campagne et de cours de récréation, de visages aimés, de soleil et de pluie, folâtre et paresseux. L'histoire n'a pas grand-chose à y voir même si, par la grâce du temps, cela devient forcément de l'histoire.

Voilà longtemps que j'avais envie de l'écrire. On ne s'intéresse pas impunément à la vie des autres sans se pencher sur la sienne. La biographie, que je pratique depuis trente ans, y est certainement pour quelque chose. J'ai rédigé ce récit d'une traite au fil de mes souvenirs, comme ils me venaient, dans la tension de la mémoire lorsqu'on la convoque pour un banquet. Je me suis parfois aidé de quelques lettres, de quelques photos retrouvées dans des armoires, mais sans méthode et sans intention systématique. Je m'en sers cependant. On est forcément un peu le pygmalion de l'enfant qu'on a été. Chose extraordinaire et rare aujourd'hui, je l'ai écrit dans la maison même où j'ai grandi telle « une huître tranquille bien accrochée à

sa nacre natale », aurait souri Nabokov, en me demandant sans cesse quelle sorte d'incidence ces étranges continuités de temps et de lieu pouvaient bien avoir sur le théâtre de ma mémoire. J'y ai comme prolongé enfin mes plaisirs de lecture, mon goût pour les journaux, les correspondances, mon amour des écrivains qui se regardent dans le miroir et nous disent de nous-même ce que nous n'osons pas nous dire.

Julien Gracq raconte quelque part que l'approche de l'automne déclenche chez lui un irrésistible besoin d'écrire. J'ai soixante-trois ans et je suis en automne. L'âge de m'asseoir au bord de mes années et de les regarder. Ce qui me fait revenir à l'enfance n'a rien à voir avec un quelconque « âge d'or » et encore moins avec le sentiment que celui-ci m'aurait échappé. Je laisse aux bergers du tableau de Poussin le soin de montrer sur une tombe le signe du temps : « Moi aussi, j'étais en Arcadie^{*}. » Aucun regret, nulle nostalgie dans ce texte.

^{*} *Et in Arcadia ego*. « Moi aussi, je suis en Arcadie. » J'ai volontairement conjugué la citation à l'imparfait.

Tout simplement l'envie de faire tourner la lanterne magique, d'écouter mes silences, d'entrer dans la nuit du passé. Cela suppose une certaine légèreté d'air, un état d'apesanteur.

L'ultime coup de pouce m'a été donné par un ami photographe. Ses images de ma maison avaient le goût des voyages immobiles. Il est des moments dans une vie où l'exploration voluptueuse des souvenirs devient une nécessité. Lorsqu'on la surprend, telle la cétovine dans la rose, l'enfance a l'évidence de nos chimères.

Ce livre est un récit, pas des mémoires. La partition en a été écrite comme pour une sonate et non pour une symphonie. J'évite la grosse caisse, les trompettes et les cymbales. Il aurait fallu de grands événements, une démonstration, des éclaircissements. J'aurais été obligé de m'inventer des alibis. Vous n'aurez ici que l'écume du temps, de tout petits détails, des conversations à portée de voix, des paysages un peu tremblés. Vous m'y verrez de profil, jamais de face. Je tire le fil de mon enfance dans le labyrinthe mais je m'y promène en flâneur au risque de m'y perdre. L'enfance est une chanson douce, elle a des airs de vacances buissonnières. J'y suis revenu comme autrefois

je faisais le mur de mon collègue par le passe-plat des cuisines.

« Oui je veux vous aimer mais vous aimer à peine /
Et mon mal est délicieux. »

À mon âge, on n'est pas sérieux, on rôde sur les lieux du crime. On ne cherche pas pour autant des preuves et des coupables. Vous ne trouverez pas dans ce récit d'empreintes compromettantes ou d'objets contondants, comme on dit dans les prétoires.

Je suis d'une génération qui répugne à trop parler d'elle-même, par éducation, par discrétion, par pudeur. Les confessions sans rémission ont un goût de cendres et de fumier. Après tout, on n'autopsie que les cadavres. Je n'aime pas les vies lorsqu'elles se résument à des symptômes qui les commencent et à des thérapies qui les prolongent. Ni bilan clinique, ni analyse, ni vengeance, ni je ne sais quels règlements de comptes digérés à froid et qui font aujourd'hui les succès d'édition. Ne cherchez pas de victimes, il n'y a pas d'aveux. Le bonheur est sans histoire. À l'heure des douleurs, des drames et de la compassion, vous

VOYAGE AUTOUR DE MON ENFANCE

jugerez cela quelque peu suspect ! Je n'ai connu ni la faim, ni l'abandon, ni la guerre. J'appartiens à un milieu certes légèrement déclassé et regardé par beaucoup et, depuis longtemps, en chien de faïence, mais solide et confiant.

Peu importe. À l'âge que j'ai, on a moins de scrupules à dire d'où l'on vient, parce qu'on sait désormais que ce qu'on a été ne préjuge en rien de ce que l'on est.

NOTA BENE

Les discussions que j'ai pu avoir avec Sophie de Sivry, François Sureau, Carlos d'Arenberg, Amalia Finkelstein, Vincent Haegele, Stanislas Dwernicki, Nikita Drouin, et, *last but not least*, avec mon éditeur Denis Maraval, avec Xavier de Bartillat et avec ma femme Alexandra, ont été déterminantes dans l'écriture et les corrections de ce texte. De même, les photos de Roberto Frankenberg prises à Poligny en 2020. Je les remercie tous d'avoir jeté un œil par-dessus mon épaule.

I

Les « premiers souvenirs » n'existent pas. Du chaos de l'enfance, il ne reste qu'une confusion de sons, de couleurs et d'odeurs raccrochés à des situations, à de petits événements que l'on croit innocents et purs de toutes interférences comme s'ils étaient sortis intacts de leur matrice originelle. Nos premières années sont ce qu'en a fait le temps. Comme les pages d'un livre dont l'encre aurait été maculée par la pluie ou comme la figure cachée de ces dessins à énigmes d'autrefois qu'il fallait tourner dans tous les sens avant qu'elle n'apparaisse. Une photo retrouvée beaucoup plus tard, le récit que nos parents nous font de certains moments de notre enfance nous influencent. Et de nouveaux souvenirs plus récents prennent la place des plus anciens, en un jeu de déformations

insensibles qui sont à l'illusion d'un tour de magie ce que sont aux archéologues les strates successives d'un chantier de fouille.

Les premières impressions que je conserve de ma maison d'enfance sont brunes et vertes. C'était une grande bâtisse cachée dans une campagne encore solitaire de l'ouest de la France, posée sur les bords d'une rivière paresseuse, et tout habillée des fantaisies chevaleresques et nobiliaires de l'architecte un peu fou qui l'avait construite au XIX^e siècle. Une maison de contes et légendes avec ses galeries à l'italienne bordées de balustres, ses tours et ses tourelles à clochetons habillées de briques rouges et noires disposées en losanges, ses toits courts et hauts coiffés de dentelles de zinc et ponctuées de fenêtres géminées. La maison du Chat botté et du marquis de Carabas tout à la fois.

Nous y vivions dans la pénombre des boiserie qui en ornaient les pièces intérieures, peintes en faux chêne – couleur « caca d'oie », disait ma mère qui n'aimait que le XVIII^e siècle – sous des plafonds à la française aux armes colorées des familles prestigieuses supposées avoir habité là. Je garde de ce décor